

que lui, M. le marquis, eut porté le bourgeron des gamins de Paris. Ces gros baisers proscrits par l'étiquette, sont cependant une bien bonne chose.

Gaston s'enfuit avec sa proie. Nous ne saurions dire s'il vit le mendiant assis sur la borne qui faisait face à la porte cochère de l'hôtel de Montfort et la vieille pauvre stationnant vis-à-vis de la maison habitée par M. et Mlle d'Arnheim. Il aurait pu les voir tous les deux, car il alla précisément de la porte cochère à l'humble entrée donnant sur la rue de Courty. Ce que nous pouvons constater, c'est que le mendiant et la vieille pauvre virent Gaston. Chacun d'eux abandonna son poste pour un instant. Ils se rencontrèrent à l'angle des deux rues et échangèrent quelques paroles à voix basse.

Gaston ne fut pas plus d'un quart d'heure chez M. d'Arnheim. Il sortit, le visage rayonnant, et descendit à pied vers la rue de Lille. Le mendiant marcha derrière lui, tandis que la pauvre continuait sa faction. Le mendiant revint au bout d'une heure et dit à la pauvre :

— Il a commandé une chaise de poste.

— Pour quand ?

— Je ne sais pas... Attendons la nuit.

Vers cinq heures, Gaston rentra à l'hôtel en cabriolet. Dès qu'il eut passé le seuil de la porte cochère, le mendiant alla vers la pauvre et lui dit :

— Il va dîner : nous avons une heure pour en faire autant.

Ils s'éloignèrent ensemble et ne restèrent pas absents plus de vingt minutes. C'était trop. Une sentinelle ne saurait avoir un bon prétexte pour abandonner son poste. M. le marquis, en effet, ne rentrait point pour dîner. On aurait pu le voir ressortir l'instant d'après à cheval et tourner encore une fois l'angle de la rue de Courty. Une chaise de poste attelée venait de s'arrêter devant la maison de M. d'Arnheim. Celui-ci descendit en costume de voyage et prit place dans la chaise de poste, à côté de sa fille. Le postillon fouetta ses chevaux et Gaston galopa à la portière. La chaise de poste traversa ainsi tout Paris et sortit par la barrière de la Villette, suivant désormais le chemin de Strasbourg. Gaston les conduisit fort bien ; il était nuit noire quand il tourna bride.

Le mendiant et la pauvre avaient repris leurs postes et attendaient toujours. Vers dix heures du soir, la pauvre vint trouver le mendiant.

— Le diable s'en mêle ! dit-elle.

— Attendons, répondit son camarade, plus patient, d'une voix de basse-taille qu'il avait : c'est le bon moment et l'endroit est propice. Il ne passe pas un traître chat dans cette rue de l'Université ! Nous pouvons nous asseoir maintenant des deux côtés de la porte.

(A CONTINUER.)

UN HIVERNAGE DANS LES GLACES.

(Suite.)

IV.

Vers le 23 juillet, une lueur blanche qui s'élevait au-dessus de la mer annonça les premiers bancs de glaces qui, sortant alors du détroit de Davis, sous l'action du dégel, se précipitaient dans l'Océan. A partir de ce moment une surveillance très-active fut recommandée aux hommes de quart, car il importait de ne point se heurter à ces masses énormes.

Déjà les phoques, indolemment couchés sur les glaçons, plongeaient à l'approche de la *Jeune-Hardie*, ou nageaient, le nez à la surface de l'eau, aux alentours du navire ; mais on n'avait ni le temps ni le loisir de leur donner la chasse, car l'équipage ne se trouvait pas assez nombreux pour lui imposer ce surcroît de fatigue ; il fut divisé en deux quarts : le premier fut composé du capitaine, qui ne voulut pas céder sa place, de Fidèle Misonne, de Gradin, et de Gervique ; le second fut relevé par Vasling, Penellan et Aupic ; ces quarts ne duraient pas plus de trois heures, car sous ces froides régions la force du plus robuste est diminuée de moitié. Bien que la *Jeune-Hardie* ne fût encore que par le 63^e degré de latitude, le thermomètre marquait neuf degrés centigrades au-dessous du zéro.

Le 1^{er} août, elle se promenait sur l'arrière, pour faire quelque exercice, et causait avec son oncle, Vasling et Penellan ; le brick entra dans une passe de trois milles de large, et l'on pouvait voir des trains de glaçons brisés descendre rapidement vers le sud.

— Quand apercevrons-nous la terre ? demanda la jeune fille.

— Dans trois ou quatre jours au plus tard, répondit Jean Cornbutte.

— Mais y trouverons-nous de nouveaux indices ?

— Peut-être, ma fille ; en tout cas, nous serons encore loin d'être au terme de notre voyage, car il est à craindre que nos malheureux naufragés n'aient été entraînés plus au nord.

— Cela est même certain, ajouta Vasling ; cette bourrasque qui nous a séparés d'eux a duré trois jours, et en trois jours un navire fait bien du chemin, quand il est désemparé au point de ne pouvoir résister au vent !

— Permettez-moi de vous dire, monsieur Vasling, riposta Penellan, que c'était au mois d'avril, que le dégel ne donnait pas alors, et que le *Westfield* a dû être arrêté promptement par les glaces.